

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 41 — Samedi, 14 février 1883
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LE GÉNÉRAL LEWAL, LE NOUVEAU MINISTRE DE LA GUERRE EN FRANCE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 14 février 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Gagnants des gros lots.—Avis au public.—Entre nous, par Léon Lédieu.—Être de son temps, par A. de Gasparin.—Nali-Thaia : Légende de la raquette, par Stanislas Côté. Un drame sanglant.—Causes des maladies.—Primes du mois de janvier : Liste des numéros gagnants.—La Porteuse de Pain (suite).—Le général Lewal.—Bons conseils.—Récréations en famille : Enigme, charade et rébus.—De partout.—Primes du Monde Illustré.

GRAVURES : Portrait du général Lewal, nouveau ministre de la guerre en France.—Paris : Un drame sanglant dans le bureau du journal *Le Cri du Peuple*.—Gravure de feuilleton.—Rébus.

GAGNANTS DES GROS LOTS

La prime de \$50 a été réclamée par madame veuve Roch Bienvenu, n° 99, rue Saint-Maurice, Montréal, et cell. de \$25 par Mlle Albina Charlebois, n° 2141, rue Notre-Dame, Montréal.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons la liste complète des personnes qui ont réclamé des primes.

AVIS AU PUBLIC

L'immense circulation du MONDE ILLUSTRÉ est exploitée, paraît-il, par des chevaliers d'industrie.

Nous prévenons encore une fois le public que tous nos agents ont en leur possession un *livre à souches* et une autorisation spéciale pour prendre des abonnements.

Faute de ces documents, ne payez pas.

Le mieux, du reste, est d'envoyer l'argent directement à

BERTHIAUME & SABOURIN,
Boîte 1070, Montréal

ENTRE-NOUS

Quatre fois vingt-quatre heures me séparent du jour où cette causerie sera imprimée, et, au moment où vous la lirez, l'Angleterre sera peut-être sur le point de descendre au rang de puissance de second ordre.

Si puissant que soit l'empire britannique, il ne faudrait cependant pas un coup bien violent pour en séparer toutes les parties.

Cette prévision, qui ne se réalisera pas d'ici longtemps, il faut l'espérer, a cependant en elle-même un tel caractère de possibilité, qu'un journal anglais, de Londres, l'a formulée crûment, en toutes lettres, il y a quelques jours.

Les événements se précipitent en effet avec une telle rapidité, les malheurs fondent sur la vieille Angleterre avec tant de force, qu'on comprend jusqu'à un certain point ces prédictions de Cassandre.

* * *

Que de tristes nouvelles en une semaine !

Il y a huit jours, quand je parlais du brave Stewart et de sa belle conduite ; quand je le comparais au vaillant commandant Rivière, j'étais loin de me douter qu'il avait eu le même sort que l'héroïque officier français mort au Tonquin.

Aujourd'hui, le rapprochement que j'ai fait est malheureusement complet.

Stewart est mort...

.....
Il y a huit jours, le nom de Gordon venait naturellement à mon esprit en parlant de ces deux soldats qui ont combattu pour leur pays, et je regrettais que Stewart et le défenseur de Khartoum ne pussent se serrer la main.

Gordon est vaincu et prisonnier, mort sans doute. Khartoum est prise...

Ces nouvelles, arrivées simultanément à Londres, ont jeté la consternation dans la grande cité et se sont répandues avec la rapidité de l'éclair dans le monde entier.

C'est que la chute de Khartoum n'est pas seulement un affront à la vieille gloire de l'armée anglaise ; c'est que la mort de Stewart, la captivité de Gordon et l'échec de Wolseley ne sont pas de simples hasards de la guerre, c'est l'ébranlement profond de tout l'empire.

Tout Anglais a compris que sa patrie est en danger.

Au moment où l'on apprend ces désastres, le Portugal vient de s'emparer des deux rives du Congo, la Russie s'avance vers l'Afghanistan, l'Italie a pris possession de plusieurs ports égyptiens, la Turquie proteste énergiquement contre cet acte et fait des menaces sérieuses.

Vous le voyez, l'horizon politique est bien sombre, et la carte du monde pourrait bien être modifiée d'ici peu.

Nous vivons du reste à une époque où il ne faut s'étonner de rien, les trônes s'écroulent, des royaumes naissent, d'autres disparaissent, et je ne vois guère qu'une chose immuable, c'est le besoin qu'éprouvent les hommes de s'entretenir de temps en temps.

* * *

Il est pour les nations des désastres si grands qu'ils font un moment taire tous les partis, et malgré les fautes commises par le cabinet Gladstone, ses adversaires se sont unis dans une idée commune pour ne penser qu'au pays.

Des ordres ont été donnés aux Indes, à Gibraltar, à Malte et en Angleterre, pour expédier au plus tôt trente mille hommes qui devront à tout prix venger l'honneur des armes anglaises.

En apprenant ces préparatifs, deux vers d'Horace me sont revenus à la mémoire :

Dieux ! de quelles sueurs sont trempés les chevaux et les cavaliers ! Dieux ! que de funérailles s'apprentent !

Et tout cela pourquoi ? pour réparer une faute commise par ambition sous le couvert de principes de civilisation.

Mais cette civilisation que l'on veut faire pénétrer dans le centre de l'Afrique est mal reçue quand on la fait précéder de coups de fusil.

On est en train de détruire l'œuvre commencée, il y a à peu près quarante ans, par quelques hommes de cœur qui, eux, n'ont eu besoin ni de canons ni de fusils pour adoucir les mœurs des barbares.

Ces hommes n'avaient ni décorations, ni sabres, ni uniformes brodés d'or, ni plumets, ni chevaux fringants ; ils portaient une longue robe noire, et leurs armes étaient une croix.

Je veux parler des missionnaires.

* * *

Ils n'ont laissé derrière eux ni larmes, ni femmes en deuil, et si le chemin qu'ils ont parcouru est parfois couvert d'ossements, ce sont les leurs et non ceux de leurs ennemis.

C'est en 1846 qu'un jésuite, le Père Ryllo, a érigé une mission dans l'Afrique centrale, et c'est à Khartoum même qu'il s'établit.

L'établissement, après des fortunes diverses et des obstacles incessants, était des plus prospères quand les événements de 1883 arrivèrent.

Au mois de mars, le Mahdi fit son apparition dans les régions environnantes, et les missionnaires et religieuses de différentes missions tombèrent au pouvoir du faux Prophète.

L'influence de ces hommes de paix et de ces femmes dévouées est toutefois si grande sur les barbares, que pas un seul d'entre eux ne fut maltraité, et que nous avons au moins la consolation de savoir que leur captivité est relativement douce.

Le Mahdi n'est cependant pas tendre pour les Européens, il n'entre pas dans ses habitudes de donner des douceurs à ses captifs, et sa conduite en ce cas donne une idée du chemin que ces missionnaires ont fait dans l'estime des populations féroces au milieu desquelles ils vivent.

Les cinquante mille hommes que l'Angleterre va envoyer là-bas ne feront pas autant de bien qu'en auraient fait dix missionnaires.

* * *

Un dynamitarde a failli être tué à New-York, et la nouvelle en a été transmise aussitôt dans toutes les parties du monde.

Il ne s'agissait pas en effet d'un agitateur ordinaire, puisque celui qui a vu de si près la mort n'est autre que le fameux O'Donovan Rossa, le fénié, tristement célèbre.

C'est une femme de vingt-deux ans, M^{me} Dudley, qui a voulu assassiner le chef des dynamitards.

L'arme dont elle s'est servie est le revolver.

Où est le temps où la vue d'une arme à feu faisait évanouir les femmes ?

Rossa a été blessé et on se prend involontairement à regretter que son état soit aussi satisfaisant que possible.

En apprenant l'attentat, beaucoup de personnes en Angleterre n'ont pu cacher leur joie, et déjà des poètes ont adressé des vers à la Charlotte Corday d'outre-mer.

Son procès va avoir lieu ces jours-ci à New-York.

* * *

De dynamitarde à voleur, il n'y a qu'un pas, et souvent même les deux qualifications peuvent s'appliquer au même individu, et c'est précisément le cas pour les cinq bandits que l'on a arrêtés la semaine dernière.

Vous savez que Montréal est depuis trois mois le théâtre des exploits des enfonceurs de coffres-forts ; vous savez aussi que la police de notre bonne ville avait été jusqu'ici impuissante à découvrir les auteurs de ces méfaits, et il a fallu un hasard extraordinaire pour arriver à les empocher.

Un des complices a, pour ainsi dire, laissé son adresse sur le lieu du vol.

M. Dorais, hôtelier, de la Longue-Pointe, possédait un coffre fort à l'abri des voleurs—c'est dire qu'on pouvait l'ouvrir—et s'endormait chaque soir sur les deux oreilles, bien sûr que jamais être humain, si canaille qu'il fut, n'osera t'essayer de s'emparer des billets de banque qui s'y trouvaient.

Messieurs les voleurs sont gens de tête cependant, et pour mieux opérer à leur aise, ils ont enlevé le coffre lui-même et l'ont transporté sur la glace du fleuve, à un mille plus loin, et là ont opéré à leur aise.

Un peu plus, ils auraient enlevé la maison.

Ils ont brisé la serrure avec une habileté qui ne s'acquiert qu'à la suite d'une longue pratique, ont enlevé l'argent et s'en sont allés tranquillement chez eux en voiture, très satisfaits de leur petite opération.

* * *

Le cocher, un novice dans le crime, avait toutefois commis une grande maladresse involontaire, il avait laissé tomber son numéro en aidant à décharger le coffre, et c'est ce qui a perdu toute la bande.

Les cinq voleurs ont été arrêtés au moment ils allaient prendre le train de New-York.

Depuis leur arrestation, il a été impossible de tirer d'eux le moindre renseignement. Ils ne se connaissent pas, ne se sont jamais vus et vous disent, de l'air le plus étonné du monde, qu'ils ne comprennent pas pourquoi on les arrête. Tous se disent persécutés.

LÉON LEDIEU.

ÊTRE DE SON TEMPS

Notre temps, qui a ses vices, possède malgré tout une qualité que nous oublions trop vite ; il est nôtre.

Regretter le passé, lorsqu'il s'agit des choses et non des hommes, entendons-nous, c'est plus qu'un travers de l'esprit, c'est un affaiblissement de l'âme, c'est un appauvrissement de la vie, cela nous empêche de nous mettre résolument au travail.

J'ai connu des gens qui, les yeux obstinément fixés en arrière, dépensaient à regretter le passé les forces que leur demandaient le travail du présent et la préparation de l'avenir. Jeunes, ils regrettaient les naïfs plaisirs de l'enfance ; hommes faits, ils regrettaient l'ardeur de la jeunesse ; vieillards, ils regrettaient l'énergie de la virilité ; aucun âge ne les avait trouvés de son temps ; chacun, en revanche, les avait vus découragés, c'est-à-dire inutiles et paresseux.

Quiconque regrette le passé rompt avec le bon sens, car de toutes les choses impossibles ici-bas, la plus impossible est de refaire le passé.

Voulons-nous pousser un vigoureux élan ? n'enfonçons pas notre pied dans le vide ; posons notre talon sur la réalité.

Notre temps, dût-il nous déplaire, ne puissions-nous parvenir à l'aimer, du moins sommes-nous tenus d'en être.

Expliquons-nous.

Être de notre temps, cela ne veut pas dire adopter

les opinions reçues quand elles sont fausses ; cela ne signifie pas, accepter les faits accomplis lorsqu'ils sont mauvais. Dieu nous en préserve !

Etre de notre temps, ce n'est pas nous accommoder au mal ; c'est admettre sans arrière-pensée les conditions de la vie moderne, les bases de civilisation nouvelle établies par nos contemporains ; c'est prendre notre part du fardeau ; c'est nous associer aux chances d'aujourd'hui : c'est préparer le progrès pour demain.

Aimer notre temps, c'est réparer ses injustices, corriger ses erreurs, lutter contre toute défaillance capable de le compromettre ou de l'abaisser.

Les regretteurs ne sont bons à rien.

Que penseriez-vous d'un agriculteur qui, au lieu de cultiver son champ récemment acquis, s'assoit dans un coin, et, le front dans les genoux, se mettrait à pleurer son ancien domaine, celui qu'il n'a plus !

Que penseriez-vous d'un navigateur qui, au lieu de disposer sa voile pour le vent qu'il fait, descendrait dans sa cabine, et, le front dans les mains, se mettrait à pleurer la brise du mois dernier !

Entre le passé qui nous échappe et l'avenir que nous ignorons, il y a le présent, où sont nos devoirs.

A. DE GASPARI.

(Pour le Monde Illustré)

NALI-TAIHA : LÉGENDE DE LA RAQUETTE

(Suite et fin)

Cette promesse enflamma le courage des jeunes Hochelagas, mais il attrista le cœur de l'Hirondelle Blanche, car elle savait que son guerrier pâle ne pouvait pas lutter à la course avec ses adversaires, au milieu des neiges épaisses qui couvraient alors la terre. Néanmoins, elle ne se désola pas trop et elle conseilla à Roillard de s'offrir lui aussi pour porter la nouvelle de la prochaine invasion iroquoise aux tribus algonquines, établies sur le bord du lac des Deux-Montagnes.

Par les routes connues, le trajet, aller et revenir, en hiver, entre la bourgade des Hochelagas et le lac en question durait près de cinq jours.

Le meilleur coureur parmi les jeunes guerriers fut chargé d'aller porter des présents aux Algonquins et demander leurs secours.

Fier de sa mission d'ambassadeur, confiant dans son agilité, il était sûr de posséder bientôt le trésor qu'il convoitait depuis longtemps ; il pensait bien avoir raison de son rival.

Au moment du départ, il vint déposer aux pieds de l'Hirondelle Blanche un arc et des flèches en disant que, dans cinq jours, il reviendrait les chercher, puis il s'éloigna rapidement dans la direction de la rivière, appelée aujourd'hui la Rivière-des-Prairies.

A peine était-il parti que Nali-Taiha sortit vivement de dessous une peau d'ours deux objets de forme ovale, composés chacun d'un treillis serré, fait de petites lanières de peau d'orignal et attaché à une monture recourbée, affectant la forme d'un collier de cheval ; c'étaient deux raquettes !

L'Hirondelle Blanche, que l'amour rendait ingénieuse, s'était dit que la raquette, dont les jeunes indiens se servaient pour jouer à la balle, pourrait bien, en étant agrandie et en ayant ses carreaux plus petits, servir d'appui pour faciliter la course sur la neige.

Elle courut à Roillard, et, après avoir attaché les raquettes aux mocassins qu'il portait à la façon des sauvages :

— Va, dit-elle, par cette route, fais entendre aux chefs des tribus des Deux-Montagnes les belles paroles que les visages pâles savent si bien dire, va, hâtes-toi de revenir, le cœur de l'Hirondelle Blanche t'attendra pour que tu t'y reposes.

Et en même temps elle donnait des indications précieuses au Français, pour qu'il arrivât plus vite.

Roillard partit ; après avoir dépassé la montagne d'Hochelaga, il s'orienta vers deux autres montagnes, situées à l'ouest, et prit la ligne droite pour y arriver.

Au bout d'une journée et demie de marche, il était au milieu des Algonquins, qu'il surprit d'abord, mais qui le prirent bientôt pour un être surnaturel et lui promirent d'envoyer à temps tout le secours voulu pour repousser l'Iroquois.

Roillard repartit sans perdre de temps pour re-

tourner à Hochelaga, par la même route déjà parcourue.

Au bout de deux jours, il était en présence du vieux sachem, tout étonné de sa prompte arrivée et charmé des nouvelles qu'il apportait :

— Guerrier au visage pâle, lui dit-il, tu n'as pas l'agilité des peaux rouges, mais tu es plus habile qu'eux tous ; tu t'appelleras désormais *Tastah-Kapah*, coureur rapide, et tu seras des nôtres ; que Nali-Taiha devienne ta femme, je te la donne, elle sera l'ornement de ton wigwam, car elle t'aime.

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que l'Hirondelle Blanche prit Roillard par la main et l'entraîna vers la cabine de son père où elle le débarrassa de ses raquettes, qu'elle cacha de nouveau, et le régala ensuite d'une bonne sagamité (*), pour le réconforter et le reposer.

Le guerrier blanc était bien à elle désormais.

Et voilà comment l'amour d'une indienne Hochelaga pour un visage pâle, venu du beau pays de France, inventa cette raquette, qui a rendu depuis de si grands services aux missionnaires, aux voyageurs des pays d'en haut, aux hardis trappeurs du Nord-Ouest, et est encore en si grand honneur parmi les jeunes canadiens.

STANISLAS COTÉ.

UN DRAME SANGLANT

(Voir gravure)

Les bureaux du journal *Le Cri du Peuple*, de Paris, ont été le théâtre d'un drame sanglant, dont la cause principale est un article paru dans ce journal, sous la signature de M. F. Chastan, relatif au récent assassinat de Mme Ballerich dont les fils sont, l'un officier de paix et l'autre commissaire de police à Saint-Ouen.

La lecture de cet article inspira une vive colère aux frères Ballerich, qui aimaient beaucoup leur mère : ils éprouvaient de sa mort un profond chagrin et avaient résolu d'employer le congé qu'ils avaient obtenu à rechercher les assassins.

Vers onze heures, les frères Ballerich se présentaient aux bureaux du *Cri du Peuple*, en proie à une exaltation excessive, et réclamaient M. Vallès à la conciergerie. L'officier de paix portait son costume qu'il était allé revêtir dans la soirée. En passant au commissariat du faubourg Montmartre, il avait dit à un brigadier de garde : " Nous allons au *Cri du Peuple* nous faire justice." La conciergerie leur ayant répondu qu'elle ne connaissait pas les rédacteurs par leur nom, ils montèrent au premier étage et pénétrèrent dans l'antichambre séparée des bureaux de la rédaction par une simple cloison, munie d'une porte de communication qu'ils trouvèrent fermée. L'officier de paix, qui est un jeune homme très vigoureux, la fit voler en éclats à coups de pied. Il avait tiré son épée et brandissait un revolver ; son frère était également armé d'un revolver. Un garçon de bureau qui tentait de s'opposer à leur passage reçut un violent coup de poing au visage.

— Ce sont les rédacteurs que nous voulons. Où est Vallès ? Où sont ces canailles ? Il nous les faut !

A ce moment, il n'y avait que MM. Massard et Quercy à la rédaction, le premier dans le cabinet du directeur, où pénétraient de force les frères Ballerich ; le second dans le secrétariat de la rédaction, situé en face de la porte fracturée. M. Massard avait couru jusqu'au secrétariat pour inviter Quercy à se rendre à la direction ; à l'instant où celui-ci s'apprêtait à suivre son conseil, les deux frères se précipitaient sur lui, l'officier de paix l'épée haute, le commissaire de police déchargeant son revolver sans atteindre personne. Quercy, qui était armé de son côté d'un revolver, le sortit de sa poche et, se baissant pour éviter les balles, il parvint, en longant la cloison endommagée, à gagner la " direction."

L'officier de paix le rejoignit et lui porta un coup d'épée qui l'atteignit sous l'aisselle gauche, pendant que le commissaire de police le saisissait par les épaules. Quercy fit un effort suprême pour se dégager de ce dernier, qu'il entraîna dans sa chute sur le parquet. Ceût été sa perte si, par un sang-froid extraordinaire, il n'eût écarté de la main le canon du revolver que le commissaire appuyait sur son front, et dont la balle alla se perdre dans la boiserie ; puis Quercy, se redressant brusquement, désarma l'offi-

(*) La sagamité était, paraît-il, un plat composé d'herbes et de maïs bouilli.

cier de paix qu'il avait blessé de deux coups de revolver. M. Ballerich chancelant, son frère, le commissaire de police le soutint en s'écriant :

— Le misérable ! Il vient de tuer mon frère ! Je tuerai Vallès.

M. Quercy put alors gagner l'imprimerie, où s'était déjà rendu M. Massard. Le metteur en pages s'élança sur l'officier de paix, et un nouveau combat allait commencer, quand un brigadier arriva, accompagné de plusieurs agents, qui emmenèrent le blessé que son frère suivit en criant : " Ils l'ont tué, je le vengerai ! " Au bas de l'escalier, le blessé s'évanouit et mourut quelque temps après.

On a constaté que l'épée et le poignard que portaient les frères Ballerich étaient garnis d'un crêpe.

CAUSES DES MALADIES

Nous trouvons dans un journal médical l'intéressante énumération suivante des causes des maladies.

Comment on se rend malade :

- 1o. En mangeant trop vite ;
- 2o. En prenant ses repas irrégulièrement ;
- 3o. En négligeant la mastication des aliments ;
- 4o. En buvant trop pendant les repas ;
- 5o. En absorbant trop de spiritueux et de liqueurs enivrantes ;
- 6o. En se couchant et en se levant trop tard.
- 7o. En portant des chaussures froides ;
- 8o. En négligeant de prendre assez d'exercice ;
- 9o. En ne se lavant pas assez souvent le corps ;
- 10o. En échangeant des vêtements chauds portés le jour contre des vêtements minces le soir pour aller en soirée.
- 11o. En se tenant dans une excitation fébrile constante ;
- 12o. En se laissant aller aux idées noires ;
- 13o. En se confiant trop souvent aux charlatans et aux médecines patentées pour des maladies imaginaires.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de janvier a eu lieu lundi, le 2 février, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

| | | |
|---------------|-------------|---------|
| 1er prix : No | 19,505..... | \$50.00 |
| 2e — — | 23,238..... | 25.00 |
| 3e — — | 5,115..... | 15.00 |
| 4e — — | 11,292..... | 10.00 |
| 5e — — | 21,683..... | 5.00 |
| 6e — — | 10,451..... | 4.00 |
| 7e — — | 14,412..... | 3.00 |
| 8e — — | 25,099..... | 2.00 |

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun : 15,421—17,084—13,769—11,849—11,357—9,935—18,168—21,063—20,998—949—20,766—18,356—22,757—19,660—21,359—7,481—23,532—9,392—17,904—12,578—9,926—20,190—22,736—20,490—26,693—242—2,705—15,058—10,711—8,947—24,568—17,188—19,438—11,350—11,070—24,147—10,014—18,307—1,407—2,439—7,555—26,241—22,165—14,616—14,912—13,316—22,804—6,268—1,888—717—18,165—24,613—5,535—3,716—25,539—21,968—14,367—21,867—12,598—20,373—9,472—22,602—4,685—10,407—12,669—7,122—6,919—2,062—11,409—15,249—16,745—22,647—14,961—20,716—22,820—24,019—287—11,617—9,314—4,310—26,306—12,212—13,186—149—5,522—21,788.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE du mois de janvier, sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Le jeu des différences :

— Savez-vous la différence qu'il y a entre un forçat et une blanchisseuse ?

— Eh bien ! c'est que le forçat a les fers aux pieds, tandis que la blanchisseuse les a aux mains.



PARIS. — UN DRAME SANGLANT DANS LES BUREAUX DU JOURNAL LE CRI DU PEUPLE

LA

PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE

IV

Jacques Garaud avait un tempérament de jouisseur. Une nature avide, sinon d'un luxe qu'il ne connaissait pas, du moins de satisfactions matérielles. Il voulait être riche ; riche "à tout prix." Nous sommes habitués à dessein ces trois mots, car la conscience de Jacques Garaud était assez élastique pour l'empêcher de regarder de près aux moyens de faire fortune.

En disant à Jeanne qu'il l'aimait, qu'il voulait la prendre pour femme, il ne mentait point ; il éprouvait très réellement à l'endroit de la veuve de Pierre Fortier une passion sincère et violente, une de ces passions qui ne reculent devant rien quand il s'agit d'atteindre le but convoité, mais qui s'éteignent quand le but est atteint.

Les dernières paroles de Jeanne avaient fait naître dans son âme une sensation de joie aiguë.

— Elle s'appriivoise ! murmura-t-il. Je viens aujourd'hui de faire un grand pas. Au lieu de répondre "non !" comme toujours, elle a répondu "peut-être !" Si j'arrive à caresser ses joues par la musique des billets d'or, à étaler sous ses yeux des billets de banque, je serai certain du succès final ! Suis-je une bête d'aimer comme ça ! C'est la première fois que cela m'arrive ! Il n'y a pas à dire, je suis mordu ! solidement mordu ! Jeanne me fait tourner la tête ! Elle me rend fou ! Il faut qu'elle soit à moi ! Je ne peux pas vivre sans elle et, plutôt que de la voir appartenir à un autre, je la tuerais ! Mais je sens que pour l'obtenir il faut être riche. Je n'ai produit d'impression sur elle qu'en lui parlant de fortune pour ses enfants. Comment m'enrichir vite ! Ah ! si j'avais dans la poche une bonne invention de mécanique et dans ma poche des billets de mille pour l'exécution, ce serait bientôt fait !

Tout en monologuant ainsi, Jacques se dirigeait vers le cabinet du propriétaire de l'usine, M. Jules Labroue, ingénieur. Ce cabinet se trouvait dans un pavillon voisin des bureaux de la comptabilité et de la caisse, touchait aux ateliers

des modèles. Jeanne Fortier venait de rentrer chez elle. Son appartement particulier, isolé des autres corps de logis, était un petit bâtiment situé au fond de la cour, à gauche de la grande porte destinée aux voitures de service, et de la porte par laquelle entraient et sortaient les ouvriers. Ce bâtiment se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage, le tout fort exigü. Le rez-de-chaussée ne comportait qu'une chambre et une cuisine. Un escalier en calimaçon conduisait au premier étage formé de deux pièces étroites ; l'une servant à Jeanne de chambre de débarras. Son fils Georges occupait une couchette de fer auprès de son lit. L'ameublement, avons-nous besoin de le dire, était plus que modeste, mais une ménagère flamande se serait déclarée satisfaite de sa propreté et de son bon état d'entretien.

Aussitôt rentrée dans sa demeure en quittant le contremaître, Jeanne s'assit et se mit en devoir de raccommoder du linge rapporté par la blanchisseuse.

Tout en travaillant elle pensait à la conversation qu'elle venait d'avoir avec Jacques Garaud.

— Peut-être, pour mes enfants, vaudrait-il mieux en effet que je me remarie, murmurait-elle, mais pour moi, ce serait bien triste. Jamais, je le sens bien, je n'effacerai de mon cœur l'image de mon pauvre Pierre, et comment sourire au second mari, quand on est hantée sans cesse par le souvenir du premier ? Certes, Jacques est intelligent, il est instruit et travailleur. Il arrivera sans doute à une belle position. Il trouvera moyen de s'établir à son compte. Oui, mais je n'aime pas Jacques et je crois bien que je ne viendrai jamais à bout de l'aimer. Il y a des moments où il me fait peur. La violence de son caractère m'épouvante. Sa volonté est une barre de fer. Sympathiser avec lui m'est impossible. J'éleverai mes enfants moi-même ; je travaillerai. Ma place de gardienne de l'usine ne m'empêchera pas de m'occuper un peu de couture. Non, non, je ne me remarierai point. Je l'ai promis à mon pauvre Pierre à son lit de mort ; je lui tiendrai parole.

vapeur. Ces ateliers se composaient de plusieurs salles, dont chacune avait sa destination spéciale.

Celle-ci était occupée par les ajusteurs, cette autre par les grosses mécaniques, d'autres encore par les ateliers des mécaniques de précision et du polissage, car, aux travaux de mécanique proprement dits, M. Labroue joignait ceux de laminage et de polissage. Le patron était extrêmement rigoureux pour tout ce qui concernait le bon ordre de sa maison. Il avait réligé lui-même des règlements sévères, et il tenait la main à ce qu'ils fussent exécutés à la lettre. On ne discutait point à l'usine ; l'obéissance passive s'imposait ; il fallait céder ou partir.

Jacques Garaud, contremaître principal, connaissait mieux que personne les idées de M. Labroue sur la discipline intérieure ; il veillait à l'exécution stricte du règlement, et il exigeait des contremaîtres en sous-ordres le respect absolu de la consigne donnée.

Le patron avait son logement à l'usine même, au premier étage du pavillon. La porte du cabinet était placée juste en face du guichet de la caisse, dont un simple couloir la séparait. Au fond de ce couloir se trouvait un escalier conduisant à l'appartement de M. Labroue.

Jacques frappa discrètement à la porte, puis, n'obtenant aucune réponse, frappa un second coup plus fort. Le caissier, entendant du bruit, leva la plaque de cuivre mobile qui fermait le guichet, regarda et reconnut le contremaître.

— Inutile de frapper, Jacques, lui dit-il, le patron est sorti.

— Pour longtemps, M. Ricoux ?

— Je ne crois pas, il est allé jusqu'à Créteil. Puis-je le remplacer ?

— Non, M. Ricoux, j'ai à lui rendre compte de choses relatives à des travaux. Je vous prierai seulement, quand il reviendra, de le prévenir que je suis de retour, il me fera appeler.

— Suffit, Jacques. La commission sera faite.

Le contremaître se rendit aux ateliers où il inspecta le travail et donna divers ordres. Dans la salle des ajusteurs il alla droit à l'étau d'un ouvrier âgé de cinquante ou cinquante-et-un ans.

— Vincent, lui dit-il, j'ai rencontré votre fils, et...

— Est-ce qu'il vous a dit que ma femme est plus malade ? interrompit l'ajusteur, devenu blanc comme un linge.

— Non, mais il recommande que vous ne vous attardiez point en sortant de l'atelier.

— Il n'a dit que ça ?

— Rien autre chose.

— Possible, M. Jacques, reprit l'ouvrier tremblant de tout

son corps, mais pour que le garçon vous ait arrêté, pour qu'il me recommande de ne pas m'attarder, moi qui ne m'attarde jamais, il faut que sa mère soit très mal. M. Jacques, je vous en prie, donnez-moi la permission d'aller jusqu'à la maison, ça me tranquilliserait.

— Vous savez, mon pauvre Vincent, qu'il m'est impossible de prendre cela sur moi, répliqua le contremaître, vous connaissez le règlement. Dès qu'on est entré dans l'usine, on ne peut en sortir qu'au coup de cloche.

— Oui, je sais bien, mais une fois n'est pas coutume, et en demandant au patron.

— M. Labroue est absent.

— Absent ? vrai ?

— Je vous l'affirme. Je voulais lui parler. Il est à Créteil.

— Ah ! tonnerre ! pas de chance ! fit l'ouvrier d'un ton désolé.

Jacques sortit de la salle des ajusteurs. Vincent tout en se remettant à son étau et en pa-



Le nouveau venu n'était point Vincent, mais M. Jules Labroue.—(Voir page 326, col. 3.)

Et la jeune veuve, envahie par l'émotion, se mit à sangloter. Le petit Georges jouait auprès de sa mère avec son cheval de carton, celui de ses joujoux qu'il aimait le mieux. Il entendit les sanglots de Jeanne et courut à elle.

— Petite maman, s'écria-t-il en lui tendant les bras, tu pleures ! pourquoi pleures-tu ? Qui donc qui t'a fait du chagrin ? Il ne faut pas pleurer, je serai bien sage... je te le promets... ne pleure plus.

Jeanne souleva son enfant, le pressa sur son cœur, et à vingt reprises l'embrassa avec une effusion passionnée.

* *

Jacques Garaud, nous l'avons dit, s'était dirigé vers le cabinet de M. Labroue, situé au rez-de-chaussée du pavillon attenant aux bureaux, à la caisse et aux ressers des modèles. Le pavillon lui-même s'accolait aux ateliers de fabrication employant toute l'année de soixante à soixante-dix ouvriers, aidés par le travail de puissantes machines à

raissant reprendre son ouvrage, le suivait du regard. Quand le contremaître eut disparu, l'ouvrier dépouilla vivement son tablier de travail, saisit sa casquette et sa vareuse placées près de lui sur un escabeau et, se dissimulant derrière les établis, quitta l'atelier sans qu'on fit attention à lui. Il traversa la grande cour en longeant les murailles, et il arriva près de la porte de l'usine.

Là, il donna deux petits coups dans le vitrage de la loge. C'était au moment où Jeanne, en pleurs, pressait le petit Georges sur sa poitrine en le couvrant de baisers. Elle posa l'enfant à terre et se dirigea vers le vitrage, dont elle fit jouer le vasistas.

—M'ame Fortier, tirez-moi le cordon, s'il vous plaît, lui dit l'ajusteur.

—Vous avez la permission de sortir, monsieur Vincent ? demanda Jeanne.

—Non, m'ame Fortier, mais le contremaître vient de rentrer, il m'a dit que mon garçon lui avait touché deux mots relativement à ma femme, qui est au lit, malade. Je crains que son état n'ait empiré. Ça me tourmente. Pour me rassurer, je veux courir jusque chez nous.

Mais, M. Vincent, je ne peux pas vous laisser sortir sans autorisation. Vous savez que la règle est formelle.

—Eh ! je me fiche pas mal de la règle ! répliqua l'ouvrier presque avec colère. J'ai peur pour ma femme, je veux aller la voir, et j'irai !

Jeanne reprit :

—N'insistez pas, Vincent, je vous en prie ! C'est pour moi-même que je vous le demande. Si le patron savait que je vous ai laissé sortir, je serais répréhensible et réprimandée.

—Le patron est absent, répondit l'ajusteur.

—Demandez une permission au contremaître.

—Je l'ai fait. Il me l'a refusé. Alors je la prends, tant pis ! Je cours à la maison et, si tout va bien, je "rapplique" ici au pas accéléré. Voyons, m'ame Fortier, prouvez que vous avez bon cœur. Ouvrez-moi la porte. C'est pas pour aller rigoler que je veux sortir. Ouvrez-moi, je vous en supplie. Ce matin, quand j'ai quitté ma ménagère, j'avais de mauvais pressentiments. J'ai peur, ouvrez moi.

—Si je fais ce que vous me demandez, j'aurai des reproches.

—Comment le saurait-on ? Je ne dirai pas que je suis sorti, et en rentrant je retournerai à mon étai. On ne se sera seulement point aperçu de mon absence. Ma bonne m'ame Fortier, vous ne pousserez pas la rigueur de la consigne jusqu'à me forcer à grimper par-dessus les murs, et, parole d'honneur, j'y passerais ! Si on sait que je suis sorti, si le patron l'apprend, je dirai que vous n'étiez pas dans votre loge, que j'y suis entré, que j'ai tiré le cordon moi-même. Le temps s'écoule, m'ame Fortier, je trépigne sur des fers rouges. Laissez-moi aller voir ma femme.

En disant ce qui précède, Vincent avait des larmes dans la voix et joignit les mains. Jeanne se sentit émue.

—Je risque ma place, fit-elle, mais je n'ai pas le courage de vous refuser. Allez voir votre femme, et Dieu veuille que vos pressentiments soient trompeurs.

En même temps, elle tira le cordon. La porte s'ouvrit.

—Merci ! merci de tout mon cœur ! cria l'ouvrier.

Il s'élança dehors et prit à toutes jambes la route conduisant à son domicile.

—Pourvu que le patron n'apprenne pas ce que je viens de faire, pensait la jeune femme. J'ai peut-être eu tort, mais les règlements sont en vérité trop sévères dans certains cas. Il avait les larmes aux yeux, ce pauvre Vincent ! Il aime tant sa femme... si elle venait à mourir, bien sûr qu'il ne lui survivrait pas !

Puis Jeanne vint se rasseoir près de la fenêtre et se remit à travailler. Jacques Garaud, après avoir donné un rapide coup d'œil aux diverses salles, était revenu à l'atelier de l'ajustage où il voulait surveiller les dernières pièces d'un moteur à air comprimé qui devait être livré le lendemain. Il s'approcha de l'ouvrier chargé du montage.

—Vous avancez lui demanda-t-il.

—Oui, M. Garaud, je n'attends plus que le "collier" qu'apprête Vincent. Quand je l'aurai, il ne me faudra pas plus d'une demi-heure pour tout mettre en place, et la machine sera terminée.

Jacques se dirigea vers l'étau de Vincent, placé à l'autre extrémité de l'atelier. La place de l'ajusteur était vide. Sur l'étau, à côté du "collier," se voyait

ait le tablier de travail. Le contremaître fronça les sourcils.

—Où est Vincent ? demanda-t-il à l'ouvrier le plus voisin de l'établi abandonné.

—Je ne sais pas. M. Jacques, répondit l'homme ainsi interpellé, tout à l'heure, quand vous l'avez quitté, je l'ai vu prendre sa vareuse et sa casquette et filer.

Jacques fit un geste de colère.

—Madame Fortier ne l'aura pas laissé sortir, cependant, murmura-t-il. Elle sait trop bien que c'est défendu. Ah ! si Vincent a forcé la consigne, ça a beau être un bon ouvrier, sa femme a beau être malade, tant pis pour lui ! égalité devant le règlement ! Il me laisse mon travail en plan, sans penser que les reproches tomberont sur moi, et qu'on me rendra responsable du retard ! Il lui en cuira !

En formulant à demi-voix les réflexions qui précèdent, Jacques avait desserré les mâchoires de l'étau et retiré le morceau d'acier qu'elles mordaient. S'approchant alors d'un autre établi, il dit à l'ouvrier qui y travaillait.

—François, cessez ce que vous faites et achevez vivement ce "collier." C'est pressé. Il faut que ça soit fini dans une heure.

—Bien, M. Jacques ; on fera le possible.

François prit le morceau d'acier et alla s'entendre avec l'ajusteur principal. Le contremaître sortit de l'atelier et se dirigea vers la loge de Jeanne. La jeune femme, à travers le vitrage de la fenêtre, le vit traverser la cour et venir de son côté.

—Il se sera aperçu de la disparition de Vincent, pensa-t-elle, il va m'adresser des reproches, bien sûr.

Et Jeanne, un peu inquiète, éprouva quelque regret de s'être laissé apitoyer par le mécanicien.

Jacques ouvrit la loge et franchit le seuil.

—M'ame Fortier, dit-il d'une voix rude, vous avez ouvert la porte à un homme de l'usine ?

—Moi, M. Jacques, balbutia la veuve.

—Oui, vous. Vincent est sorti, n'est-ce pas ?

—Mais...

—Oh ! inutile de nier, interrompit le contremaître, Vincent m'a demandé l'autorisation d'aller jusque chez lui. Je la lui ai refusée, comme c'était mon devoir. Il est venu vous trouver et vous avez été plus faible que moi.

—Eh ! bien, oui, c'est vrai, dit Jeanne en prenant son parti, le pauvre homme pleurait en parlant de sa femme malade, il m'a priée, il m'a suppliée. J'ai cédé.

—Vous saviez bien, pourtant, qu'en agissant ainsi vous étiez coupable.

—Oui, je le savais, l'émotion a été plus forte que le raisonnement. D'ailleurs, Vincent m'a promis de revenir tout de suite.

—Savez-vous quelle sera pour lui la conséquence de votre faiblesse ?

—Non, M. Jacques.

—Je vais donc vous l'apprendre ! A partir de ce moment, il ne fait plus partie du personnel de l'usine, et quand il se présentera, je vous défends de lui ouvrir.

—Une telle rigueur... commença Jeanne.

—Est nécessaire ! interrompit le contremaître. Vincent a interrompu un travail qu'il fallait achever dans le plus bref délai. Je suis responsable. Je dois rendre compte au patron de ce qui se passe dans les ateliers. Je l'avertirai.

—Mais, s'écria la jeune femme avec effroi, tout va retomber sur moi, alors !

—Mon devoir est de dire la vérité.

—Non, M. Jacques, vous ne serez pas dur à ce point pour ce pauvre Vincent. Ce n'est point ma cause que je plaide auprès de vous, c'est la sienne. En se figurant sa femme plus malade, en danger de mort, il a perdu la tête, il voulait escalader la muraille si je ne lui ouvrais point, il va rentrer, le patron est absent, vous seul saurez qu'une infraction au règlement a été commise. Vincent est un honnête homme, digne d'intérêt et de compassion. En perdant sa place il se trouverait dans la misère, il n'aurait même plus les moyens de soigner sa femme ! Je vous en prie, M. Jacques, ne le faites pas renvoyer. C'est moi seule qui suis coupable. Si j'avais persévéré dans mon refus de lui ouvrir, il ne serait point sorti, car sa menace de passer par dessus le mur était une simple bravade. Vous ne direz rien à M. Labroue, n'est-ce pas ? Vincent rentrera tout à l'heure et ira se remettre à son étai, il me l'a bien promis. Vous êtes bon, vous aurez pitié de lui.

Jeanne parlait d'une voix suppliante en joignant les mains.

—Mon bon ami, dit tout à coup le petit Georges qui s'accrochait à la jupe de sa mère, ne fais pas chagrin à maman.

Le contremaître subissait un violent combat intérieur. Une émotion profonde se lisait dans son visage.

—Je ne veux pas que vous puissiez me reprocher d'avoir repoussé votre demande ! s'écria-t-il enfin. Pour l'amour de vous, Jeanne, je pardonnerai à Vincent ! J'ai tort de céder, mais je cède. Le patron saura rien.

—Oh ! merci, M. Jacques ! Merci ! Je disais bien que vous étiez bon !

—Je ne suis pas bon, je vous aime.

En ce moment, un coup de sonnette retentit dans la loge.

—C'est lui qui revient sans doute, fit la jeune femme, il n'aura pas été longtemp.

Et elle tira le cor-lon en s'avançant jusqu'au seuil, suivie de Jacques, pour voir l'arrivant. Leur trouble à tous deux fut grand, et le petit Georges alla cacher dans le fond de la loge. Le nouveau venu n'était point Vincent, mais le propriétaire de l'usine, M. Jules Labroue. Il paraissait de fort mauvais humeur. Après avoir refermé la porte derrière lui, marcha droit au contremaître.

—Est-vous, Jacques, lui demanda-t-il d'un ton sec, qui avez permis à Vincent de quitter l'atelier ?

En entendant ces mots, Jeanne trembla. Jacques fort embarrassé, garda le silence.

—N'entendez-vous pas que je vous interroge pour suivre M. Labroue dont l'irritation grandit ? Est-ce vous qui avez donné à Vincent l'autorisation de sortir ?

Ne point répondre à une question si nettement formulée deux fois de suite, était impossible.

—Non, monsieur, dit le contremaître, je sais très bien que mon devoir ici est de faire respecter la consigne.

—Alors Vincent a quitté l'atelier sans vous prévenir ?

—Oui, monsieur. Quand je me suis aperçu qu'il n'était pas à son étai, je suis venu ici demander madame Fortier si elle l'avait vu sortir.

VI

M. Labroue se tourna vers Jeanne et l'interrogea du regard.

—Je l'ai vu sortir, en effet, murmura la jeune femme, dont l'embarras nous semble plus facile à comprendre qu'à décrire.

—Ainsi, vous lui avez ouvert ?

Jeanne fit un signe affirmatif.

—Vous connaissez cependant les règlements, madame Fortier, reprit le patron, j'ai le droit d'être surpris que vous soyez la première à le violer. Nous nous expliquerons tout à l'heure. Quant à Vincent, quel prétexte a-t-il mis en avant pour motiver sa sortie ?

Ce fut Jacques qui répondit :

—Il s'est figuré que l'état de sa ménagère, qui est malade, empirait, et il a voulu la voir.

—Sa femme est-elle véritablement malade ?

—Oh ! pour cela, oui, monsieur.

—Je l'ai vu. Tout au moins pouvait-il attendre mon retour pour me demander l'autorisation de quitter momentanément l'atelier, et j'aurais accueilli avec hésitation une requête basée sur un aussi sérieux motif. Mais je veux que mes ordres soient respectés. Ce que Vincent est d'un exemple déplorable pour des hommes qui sont toujours prêts à discuter et méconnaître les droits du patron ! Si l'on négligeait point l'obéissance passive, il n'y aurait plus d'atelier possible.

M. Labroue, s'adressant à Jeanne, ajouta :

—Quand Vincent se présentera, vous ne le laisserez point rentrer et vous lui direz de venir demander pour le règlement de son compte. Je regrette que cette mesure de rigueur tombe sur lui, car c'était un bon ouvrier, mais il faut un exemple. Venez, madame Fortier.

Le contremaître suivit M. Labroue qui se dirigea vers son cabinet.

L'ingénieur Jules Labroue était un homme quarante-cinq ans, ayant une tournure d'officier bourgeois, quoiqu'il n'eût jamais servi, et une figure intelligente. La bonté formait le fond de sa nature, ce qui ne l'empêchait point d'être à cheval sur la discipline. Elève de l'école Polytechnique, il y avait appris le respect de la consigne et il conduisait son usine militairement. Ne possédant qu'une très

... fortune, il avait épousé à trente-deux ans une femme assez riche pour lui permettre de donner suite à ses projets qui le hantaient depuis sa première jeunesse. Il portait mille inventions dans son cerveau toujours en travail. Grâce à la dot de sa femme, il passa du domaine de la théorie dans celui de la pratique.

Tout d'abord ses expériences lui coûtèrent beaucoup d'argent, mais, bien qu'ayant en perspective une ruine complète et prochaine, il ne se découragea pas; d'heureuses innovations dans la mécanique industrielle le mirent promptement à flot. Bref, il réussit à faire construire l'usine qu'il dirigeait à Alfortville, et qui valait au bas mot trois cent mille francs. Il n'avait pas encore mis d'argent de côté, mais la saison prenait de jour en jour plus d'extension, et le fond de roulement de cent cinquante mille francs avait se doubler et même se quadrupler à bref délai, car l'inventeur travaillait sans relâche.

Cinq ans auparavant, Jules Labroue avait perdu sa jeune femme, morte en mettant au monde un garçon. Cette mort prématurée frappa douloureusement l'ingénieur, et tout son entourage s'en ressentit. Blessé au cœur, il devint acariâtre, cassant, parfois brutal. Il ne retrouvait quelque chose de son ancienne douceur de caractère qu'auprès de son petit garçon, Lucien.

Lucien était élevé chez la sœur de son père, veuve retirée dans un village du Blaisois, où elle vivait d'un modeste revenu laissé par son mari qui, de son vivant, faisait le commerce des vins. Chaque mois, Jules Labroue quittait l'usine pendant quarante-huit heures, afin d'aller embrasser son fils qu'il adorait. Il ne vivait littéralement que pour Lucien. Pour Lucien seul il ambitionnait de réaliser une grande fortune.

Jacques, tout en suivant l'ingénieur qui se dirigeait vers son cabinet, se disait *in petto* :

— Il n'est point de bonne humeur, le patron. Je vais recevoir une jolie chasse, et Jeanne aura la sienne tout à l'heure.

On arriva au pavillon où se trouvaient les bureaux de la caisse. M. Labroue s'arrêta devant le guichet, tira de sa poche un portefeuille dans lequel il prit des papiers qu'il posa sur la tablette de cuivre, et dit au caissier :

— M. Ricoux, voici deux traites de la maison Baumann, vous en passerez écriture et vous les joindrez au bordereau que vous m'apporterez et qu'il faudra envoyer demain à la banque.

Le caissier prit les traites et répondit :
— Dans un instant, monsieur, vous aurez le bordereau.

L'ingénieur ouvrit la porte de son cabinet, entra, et fit signe à Jacques d'entrer avec lui. Le cabinet était de proportions assez vastes. Une longue table, recouverte de drap vert, en occupait le centre. Sur cette table se voyaient des dessins de mécaniques, des épures, des plans de bâtisses, des instruments de géométrie, des godets à couleur, des pinceaux, etc.

M. Labroue posa son chapeau sur un meuble et s'assit en face de son bureau.

— Vous êtes allé chez les frères Broquin ? demanda-t-il à Jacques.

— Oui, monsieur.

— Sont-ils prêts ?

— Demain ils enverront les pièces fondues.

— Bien. Vous avez passé chez le marchand de bois ?

— A la fin de la semaine, vous recevrez le chargement attendu.

— Avez-vous visité, chez M. Montreux, la mécanique verticale que nous avons mise en place il y a quinze jours ?

— Oui, monsieur.

— Le fonctionnement est-il irréprochable ?

— Il faudra une journée d'ouvrier pour quelques petites réparations d'ajustage. J'ai promis d'envoyer demain. Un bon ajusteur est nécessaire, je pensais à Vincent, mais...

— Mais, interrompit d'un ton sec M. Labroue, Vincent ne fait plus partie des ateliers. Vous savez que je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit. Vous tancez vertement le contremaître de son atelier. Il aurait dû surveiller ses hommes mieux qu'il ne l'a fait. Si pareille chose se renouvelait, je m'en prendrais à lui et à ses collègues. Vous ne pouvez être partout à la fois, mais vous devez vous faire craindre assez pour qu'on ne se croie pas tout permis quand vous avez le dos tourné. J'ai confiance en vous, je vous délègue mon autorité ; ne l'oubliez pas !

— Je ne l'oublie pas, monsieur, répliqua Jacques. Je veille le mieux possible.

— Vous manquez de sévérité. Je vois des choses qui m'irritent. Savez-vous qu'une ouvrière de l'atelier de polissage a quitté son travail pour venir garder la loge pendant une absence de madame Fortier ?

— Je le sais, monsieur, mais c'est une ouvrière qui est à ses pièces.

— Peu m'importe ! il est d'un mauvais exemple qu'on quitte l'atelier. Madame Fortier doit savoir, en outre, qu'il lui est défendu de s'éloigner de l'usine pendant les heures de travail. J'ai eu tort de lui donner cette place de gardienne. J'ai voulu lui venir en aide après la mort de Pierre Fortier, qui est mort (par sa faute) à mon service. Je n'ai point réfléchi qu'une jeune femme ne pourrait remplacer un gardien. Pour une surveillance active de jour et de nuit, un homme est indispensable. Jeanne Fortier ne gardera pas sa position ici.

Jacques tressaillit en entendant ces mots, mais ne pouvant faire d'opposition à son patron, il se contenta de dire :

— Jeanne est une excellente créature.

— Je le sais, mais elle est faible. Elle n'a point la raideur qu'il faut pour se montrer inflexible, pour résister à toutes les sollicitations.

En ce moment le caissier entra dans le cabinet et dit :

— Voici le bordereau pour la banque, monsieur.

Et il plaça la petite liasse de valeurs sur le bureau de M. Labroue.

Jacques allait sortir.

— Attendez, fit l'ingénieur, j'ai encore à causer avec vous.

Le contremaître resta. M. Labroue prit une plume et d'un coup d'œil examina le total du bordereau.

— Cent vingt-sept mille francs, dit-il.

— Oui, monsieur.

Jacques Garaud écoutait. L'ingénieur endossa les traites, signa le bordereau et reprit :

— Vous enverrez cela demain à la banque, après-demain on ira toucher.

— Ce sera fait, monsieur.

— Vous avez relevé les échéances pour le 10 ?

— Oui, monsieur.

— Quel est l'écart entre les sommes payées et les sommes à recevoir ?

— Soixante-trois mille francs à votre actif, monsieur.

— Très bien.

Monsieur Ricoux se retira.

(La suite au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL LEWAL
(Voir gravure)

Le général Lewal remplace le général Campenon au ministère de la guerre. Il est né à Paris, en 1823. Aide-de-camp du maréchal Canrobert pendant la campagne de 1859, cet officier d'une grande distinction conquit rapidement ses grades.

Pour tous les officiers qui ont servi sous ses ordres, pour tous ceux qui ont lu ses ouvrages, pour ceux qui l'ont apprécié, le général Lewal représente le summum de la science militaire, de l'intelligence, des idées de progrès unies au soin des intérêts les plus chers de l'armée française.

Pendant l'expédition de la Grande-Kabylie, blessé d'une balle à la jambe, il alla sous le feu des Arabes chercher un de ses camarades blessé.

Le maréchal Niel, plus tard, le chargea d'organiser le service du grand état-major général, et c'est à l'état-major qu'il se trouvait au moment de la guerre contre la Prusse. C'est un homme de cœur, un lettré, un Français animé de l'amour de sa patrie.

BONS CONSEILS

Une bonne et sage parole de M. Jules Simon sur l'éducation :

« De même que l'éducation doit former le corps, l'esprit, la volonté, tout l'homme, elle ne doit négliger aucune des facultés de l'esprit, ni celle qui observe, ni celles qui raisonnent. Quand je saurai observer, ni celles qui raisonnent. Quand je saurai par des indices certains à quoi mon fils est le plus propre, je le dirigerai de ce côté-là ; mais je savais d'avance qu'il a une autre carrière professionnelle.

J'appelle celle-là la carrière humaine, et c'est à elle que je pense avant tout, si je suis un bon père. »

* * *

Le luxe est le fléau des sociétés.

Vérité que l'on répète chaque jour, vérité dont chacun convient mais qui ne corrige personne.

C'est surtout depuis trente-cinq ans— qu'écrivait un homme distingué— que le luxe a pris de colossales proportions et qu'il a produit de plus en plus les résultats que l'on peut attendre de ce poison social.

Les malheurs, les désastres, les ruines, n'ont pu arrêter sa marche, et le fléau n'a fait qu'empirer.

Rien aujourd'hui ne peut se faire simplement. La modicité des ressources, la gêne, la misère même, n'empêchent pas le luxe, le faste, fussent-ils du plus mauvais goût, de s'étaler comme l'accompagnement obligé de tous les actes de la vie. La naissance, le mariage, la mort sont des occasions qu'ils saisissent comme des proies pour fondre sur les familles. Tous les actes de la vie sociale sont devenus des causes de dépenses, d'étalage, où le fond disparaît sous les apparences dorées dont on le recouvre.

* * *

Quelques vérités développées par Mgr d'Hulit, devant l'Institut catholique de Paris :

« La société est mise en péril par l'extinction des croyances ;

« Les croyances périssent sous les coups de la science athée ;

« Elles ne peuvent revivre qu'à sous la protection de la science chrétienne ;

« La vraie science chrétienne est celle qui s'élabore dans des foyers chrétiens ;

« Ces foyers ne peuvent être que les hautes écoles catholiques. »

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 48.—ÉNIGME

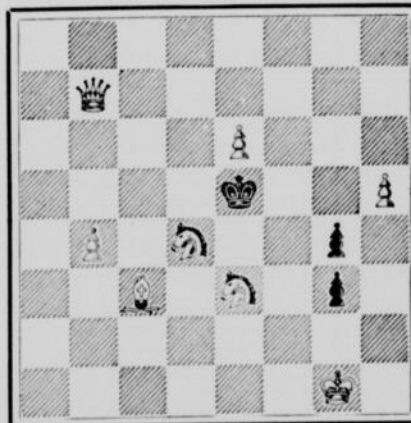
Source de tous les maux, idole des humains,
A tes vœux, cher lecteur, étale en vain ses charmes.
Il n'est doux à ton cœur que lorsque par tes mains
Il passe à l'indigent et va sécher ses larmes.

No. 49.—CHARADE

Mon Premier vous fait voir que mon Tout est franchi,
Et mon Second se dit d'un garçon réléchi.

No. 50.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 46.—Le mot est : Cher-cher.

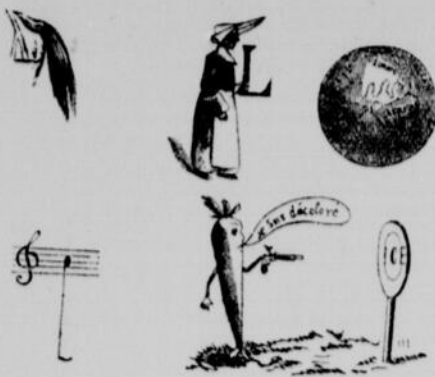
No. 47.—Le mot est : Pontoise.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle Elizabeth Fistonnet, Montréal ; Mlle A. Toupin, Saint-Henri ; Mlle Titite Montréal ; Alexis Lavoie, Québec ; Dame Cécile Lesigne, Montréal.

Les journaux de Paris font la description de la tour de Babel, en fer, qui sera l'une des principales merveilles de l'exposition de 1889. Elle aura 1 000 pieds de hauteur sur 330 pieds de largeur à la base, et 30 pieds au sommet. Tout l'édifice sera surmonté d'un pavillon en verre qui servira de phare et d'observatoire.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Deux heures à pied, c'est plus qu'il n'en faut pour traverser Paris d'un bout à l'autre.

DE PARTOUT

—Plusieurs sentinelles et un certain nombre de voyageurs en Espagne ont été gelés à mort. Les paysans ont été poursuivis dans les villages avoisinant la ville par les loups.

—On prétend qu'il y a 4 fois plus de capital engagé dans l'agriculture, que dans l'industrie manufacturière, aux Etats-Unis. Les chiffres seraient, respectivement, \$12,000,000,000 et \$3,000,000,000.

—La plus grande salle du monde dans laquelle il n'y a aucun pilier se trouve à St-Petersbourg. Elle a 620 pieds de long et 120 de large. La couverture est une simple arche en fer. Cette salle est éclairée par 20,000 chandeliers.

RESTAURANT DU GRAND VATEL.
50, rue Saint-Jacques, Montréal.
A. LAURIN Propriétaire.

DOWNIE & LANCIOT, AVOCATS.
Bureau : 70, rue St-Jacques, Montréal.
HUSMER LANCIOT, E.C.L. DONALD DOWNIE, E.C.L.

E.-A. NIGHTINGALE, MARCHAND DE THÉ ET DE CAFÉ.
No. 143, rue Saint-Laurent, entre les rues Lagachetière et Dorchester, Montréal.

W.-H.-D. YOUNG, D.D.S., L.D.S.
Dentisterie chirurgicale et mécanique, avec toutes les améliorations modernes. Plus de 20 ans de pratique dans l'art dentaire. No. 1694, rue Notre-Dame, Montréal.

ON demande des agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande.
S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

FUMEZ LE CIGARE FLOR DE VECI

Le meilleur CIGARE détaillé à CINQ CENTS. La marque est sur le cigare, en lettres bronzées : "Factory No. 18." Evitez les contrefaçons.
C. O. LACROIX,
21, rue Mystérieuse, Montréal.

COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION

Le professeur PARAGO prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 142, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures.
Le prix des leçons est de \$6 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parago prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, à première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques.
Un récepteur spécial est attaché aux cours particuliers.
Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etau 1 et 3.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES.
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

8638
FLEISCHMANN & Cie.

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

| | | | |
|------------------|---|---|------|
| 1re. Prime | - | - | \$50 |
| 2me. | " | - | 25 |
| 3me. | " | - | 15 |
| 4me. | " | - | 10 |
| 5me. | " | - | 5 |
| 6me. | " | - | 4 |
| 7me. | " | - | 3 |
| 8me. | " | - | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | | - | 86 |

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LEVAIN PUR, SANS PREPARATION,

A VENDRE PARTOUT.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
106, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ED. FRANCONY,
37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes. Cartes d'affaires.
Programmes. Lettres funéraires,
Circulaires. Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Déroit."
M. W. Devereaux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."
Mme M. M. B. Goodwin, Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblant à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Bailou, Moncton, N.B.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-captain, 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je ne voulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Sam'l Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'usage d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Va.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caisier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Eibridge Ma. olm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, He La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX.
Encanteurs et marchands à commission.
527-RUE SAINTE-CATHERINE-52
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront en servir la sorte.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires- Bureau Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.